

Globalisation, *maquilas* et expérience sociale des femmes à Tijuana au Mexique

Luis Ernesto Lopez¹

Sous l'emprise des logiques expansionnistes du capitalisme global, la région frontière entre le Mexique et les États-Unis est devenue l'un des principaux centres de production manufacturière dans le monde. Le renversement des rapports de genre, la création d'espaces d'autonomie, les perspectives d'action de protestation contre les injustices sont au cœur de l'expérience vécue par les travailleuses des usines d'assemblage de Tijuana.

Tous les matins dans des villes aussi disparates que Tijuana, Guatemala Ciudad, HongKong, Zhenzen, Bangkok ou Taiwan, on observe des longues files de jeunes femmes vêtues avec des uniformes de travail attendant l'arrivée des bus pour aller travailler dans les usines multinationales installées dans ces villes. Là, elles assemblent des circuits, des puces électroniques ou des microcomposants, cousent des vêtements ou fabriquent des produits chimiques. Elles sont la principale source de main-d'œuvre utilisée par les entreprises multinationales dont les sièges se situent dans les pays les plus développés. En une trentaine d'années, elles ont remplacé les hommes dans leur rôle de premières sources de revenus des familles.

Si les conditions de travail et l'embauche de jeunes femmes semblent être liées aux logiques expansionnistes du capitalisme

1. Sociologue mexicain, professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris et chercheur au Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (EHESS).

global, les interprétations sociales du déplacement des hommes et de la « nouvelle classe ouvrière féminine » ont des racines locales. Ainsi, les ouvrières immigrantes de la Chine rurale qui arrivent dans la province Zhenzen et à HongKong, sont appelées par les natifs : « *buki mui* » qui signifie « femelles des usines », terme péjoratif à travers lequel elles sont reconnues non pas en tant qu'ouvrières mais, en tant que femmes potentiellement dangereuses. Le fait qu'elles affichent une nouvelle indépendance sociale les fait apparaître comme dangereuses, incontrôlables et libertines aux yeux des institutions traditionnelles chinoises. Elles expriment le mieux les contradictions et les ambivalences de l'essor économique chinois.

Les ouvrières thaïlandaises qui se déplacent de la campagne vers Bangkok sont vues comme des « bonnes filles » se sacrifiant pour leurs familles mais, en même temps, leur expérience de mobilité produit des tensions au sein de ces mêmes familles. Elles tendent à se définir, en dépit de leurs conditions précaires de travail, comme « *thansamay* » qui signifie littéralement « moderne » (Mills, 1999). La volonté de ces jeunes femmes de s'affirmer en tant qu'individus, sans renoncer pour autant à leurs valeurs familiales et traditionnelles, est au centre des transformations culturelles en cours dans la société thaïlandaise.

Enfin, les travailleuses malaisiennes des filiales des multinationales japonaises, évoquent des « possessions des esprits » lorsqu'elles veulent exprimer leurs mécontentements par rapport aux superviseurs ou lorsqu'elles veulent dénoncer les mauvaises conditions de travail, ou encore pour exprimer leur sentiment de fatigue, de stress et de perte de sens. Ces « possessions des esprits » sont moins la rémanence d'une culture traditionnelle que le véhicule pour exprimer des conflits dans le lieu de travail (Ong, 1987).

Cet article s'intéresse à comprendre les expériences sociales des travailleuses dans des usines filiales des multinationales, appelées *maquiladoras*², qui se sont installées dans la région frontalière

2. Les *maquiladoras* ou usines de sous-traitance de biens de consommation, sont des nœuds d'assemblage de produits consommables, qui appartiennent généralement aux entreprises multinationales et qui fonctionnent dans un cadre de libéralisation des tarifs d'exportation et d'importation. Le mot « *maquila* » renvoie à la portion du produit que le sous-traitant pouvait garder, après l'avoir travaillé (Sklair, 1993 ; Reygadas, 2002). Dans le contexte des usines frontalières, *maquilar* peut signifier, sous-traiter pour le cas des compagnies de textile, et assembler pour celles de l'électronique et des composants automobiles. On appelle *maquilas* ou *maquiladoras* ces compagnies qui profitent du régime d'exception tarifaire appliqué dans la région frontalière par les gouvernements des États-

entre le Mexique et les États-Unis depuis 1966. Partant d'un travail de terrain réalisé entre 2003 et 2005 à Tijuana, située dans l'extrême ouest de la ligne frontalière, notre recherche porte sur la manière dont les logiques culturelles sous-jacentes à l'industrialisation ont bouleversé les dynamiques sociales des rapports entre hommes et femmes à la frontière, sur la façon dont ces bouleversements se manifestent dans les expériences vécues à l'intérieur des usines et sur les perspectives d'action qui se développent dans la région.

Condition globale des femmes dans les *maquiladoras*

Lorsqu'en 1966 le gouvernement mexicain mit en œuvre le programme d'industrialisation de la frontière nord du Mexique (PIF), personne ne pouvait imaginer à quel point celui-ci allait donner lieu à une profonde transformation dans la structure économique du pays, mais aussi dans les processus culturels et sociaux de la région frontalière. Originellement, le PIF fut conçu comme un plan temporel destiné à diminuer les effets que la fin du programme *bracero* (manœuvre), décrétée deux années plus tôt par le gouvernement des États-Unis, allait entraîner pour la région. En 1966, après l'expulsion de plus de 200 000 travailleurs agricoles, l'économie de la région frontalière était dans un état calamiteux. Le taux de chômage s'élevait à 50 %, en partie en raison du fait que la population déplacée avait décidé de rester dans les villes frontalières (Fernandez-Kelly, 1983).

Dès le début, la caractéristique principale de l'industrie installée à la frontière fut l'embauche massive de jeunes femmes sans expérience dans le travail industriel. Paradoxalement, le PIF était conçu comme une solution au chômage masculin, mais il ne put que suivre la logique des autres régions dans le monde où les usines d'assemblage et de sous-traitance employaient fondamentalement des femmes (Fröebel, Heinrichs et Kreynes, 1980).

La consolidation du régime des *maquiladoras* au Mexique a signifié le déplacement de la figure masculine de l'univers industriel. Déjà bien avant l'entrée en vigueur du PIF, les femmes avaient une vaste expérience dans l'industrie manufacturière, notamment dans le secteur textile, mais aussi dans l'électronique et d'autres filières. Au début des années 1960, le nombre de femmes dans l'industrie

au Mexique était déjà important: 450 000 ouvrières, 18,2% de la population féminine active (Sklair, 1993). Cependant, la plupart des travailleuses se concentraient dans la fabrication d'aliments et dans l'industrie des vêtements. Il s'agissait pour la plupart de femmes mariées dont le salaire était considéré comme complémentaire à celui de leur mari. Par ailleurs, elles occupaient des postes dans des filières considérées comme « féminines ».

L'entrée des femmes dans les *maquiladoras* a déclenché une rupture dans le schéma de distribution de la main-d'œuvre féminine. Au niveau national, la participation des femmes était de 19% de la population Active (PA) en 1960, tandis qu'à la fin des années 1970, elle atteignait 29,4% (Carrillo et Hernandez, 1983). Dans la région frontalière, à Ciudad Juarez par exemple, la présence féminine au travail était de 25% en 1970 et de presque 40% à la fin de la même décennie. À Tijuana, les pourcentages étaient encore plus élevés, car en 1970 les femmes représentaient déjà 20% de la population active (Sklair, 1993).

Sur le nombre total de femmes travaillant à la frontière durant les années 1970, 55% étaient occupées dans les *maquiladoras*, et dans celles-ci les femmes étaient déjà majoritaires, avec un taux moyen de 78%. Dans certaines filières comme l'électronique, la présence des femmes atteignait, durant les années 1980, 80% (Carrillo et Hernandez, 1985; Carrillo, 1990). Bien que la participation féminine soit descendue pendant les années 1990 jusqu'à 60% en 2003, cela n'a pas invalidé le fait que les *maquiladoras* soient reconnues comme des « usines féminines ».

La préférence des usines pour les jeunes femmes célibataires produit des effets culturels dans les rapports entre hommes et femmes à la frontière. La préoccupation des autorités locales et des patrons des *maquiladoras* à l'égard des risques générés par l'affluence massive de femmes et l'exclusion des hommes du monde du travail était manifeste au milieu des années 1980, mais des manifestations de mécontentement étaient déjà présentes dans les médias locaux dès le début des années 1970.

L. Salzinger (2003) cite le cas d'un article paru simultanément dans *Los Angeles Times* et dans *El Universal* dans lequel les auteurs révélaient les angoisses collectives face à la perte de terrain des

hommes dans le monde du travail³. L'article montrait le désarroi des élites locales et des membres du gouvernement face à une politique d'embauche contraire à ce qu'ils attendaient. Durant les années 1980, les inquiétudes sont devenues angoisses publiques.

Des inquiétudes sur la moralité des femmes, les journaux sont passés aux exhortations des autorités locales et nationales et des *maquiladoras* pour qu'elles commencent à embaucher des hommes (Salzinger, 2003). La lutte pour des *maquiladoras* « masculines » devient la priorité des promoteurs du PIF, au moment où la crise des années 1980 aggrave encore la situation déjà précaire des hommes de la frontière. Cela étant, les témoignages de l'époque montrent que l'offre de travail pour les femmes était toujours élevée. Ainsi, dans le recueil de récits de vie de S. Arenal (1986), nous trouvons des histoires dans lesquelles les femmes passent d'une usine à l'autre et où l'obtention du travail apparaît comme la chose la plus facile.

La présence des jeunes femmes dans les usines se traduit dans des tensions familiales, dès lors qu'elles excluent de plus en plus les pères ou les frères des rôles de pourvoyeurs. S'il ne s'agit pas d'un renversement des rôles ni d'une véritable émancipation, apparaissent souvent des « troubles » dans la répartition des tâches et de l'autorité dans la famille. Comme le montre le témoignage d'une jeune femme interviewée par Fernandez-Kelly.

« Mes parents avaient toujours été très stricts, notamment mon père. Durant quatre ans, je n'ai pas dépensé un sou pour moi. Ma mère touchait tout l'argent que je gagnais. Je devais implorer chaque fois que j'avais besoin d'une robe. C'était humiliant. En plus ils m'accusaient de garder mon argent pour être libre et sans contrôle. Il y a deux ans que j'ai commencé à garder un peu d'argent pour subvenir à mes besoins. Je voulais pouvoir m'offrir les choses que mes amies achetaient, mais je devais continuer à aider ma famille. Durant une dispute, mon père m'a ordonné de quitter la maison. Je voulais suivre ses ordres, juste pour lui donner une leçon. Je ne l'ai pas fait, parce que je n'avais pas où aller et le mariage n'est certainement pas une option. Où est l'intérêt d'occuper toute ta vie à être

3. Le titre des deux parties du dit article ne laisse pas lieu aux doutes quant aux préoccupations générées par la présence des femmes au travail. La première partie s'intitulait « Maquiladoras : l'exploitation maligne du travail féminin, fracture de la structure familiale traditionnelle au Mexique », et la deuxième partie « Échec du PIF dans l'emploi de *braceros* : une nouvelle force de travail qui déplace les hommes » (cités par Salzinger, 2003).

une mère au foyer comme ma mère sans avoir la moindre reconnaissance pour cela ? Le temps passe et je voudrais vivre ma vie, avoir mon propre argent. Mais les gens croient que t'es une mauvaise femme si tu penses comme ça » (Fernandez-Kelly, 1983).

L'embauche des jeunes femmes était une source de préoccupations pour les parents, mais aussi une stratégie de survie familiale au milieu de la crise. Cela étant, le travail dans la *maquiladora* ne créait pas seulement une certaine capacité économique, mais aussi la possibilité pour ces femmes d'échapper au destin auquel elles étaient consacrées ou, au moins, de questionner un style de vie jusqu'alors donné comme inévitable. Au-delà donc du discours sur le déclin des valeurs morales, la présence des *maquiladoras* ébranle les dynamiques internes des familles frontalières.

Une autre source d'inquiétude sur les conséquences non désirées des *maquiladoras* réside dans la visibilité croissante des femmes dans un espace appartenant traditionnellement aux hommes : la vie nocturne. Le travail ethnographique de Fernandez-Kelly montre comment une préoccupation principale des managers des *maquiladoras* et de la classe politique locale fut de maintenir sauve l'image de la femme traditionnelle. Ainsi, les entreprises développèrent explicitement des stratégies visant à renforcer la féminité des travailleuses, comme par exemple les concours de beauté. D'autres se mirent à offrir des cours de sexualité, de contrôle de natalité, d'économie familiale, le tout reposant sur la conviction que le travail des femmes ne devait pas avoir comme résultat l'affaiblissement des aspects positifs de la tradition, mais bien une contribution au bien-être matériel, éducatif et spirituel de leurs familles.

En dépit de cela, les femmes des *maquiladoras* acquièrent vite l'image de femmes libertines. De la même façon que la figure de la mère célibataire contenait déjà toutes les angoisses et les inquiétudes autour des effets pervers de la *maquiladora* sur les traditions, la présence des « filles de la *maquiladora* » dans les bars et les salons de danse était la manifestation visible que la rupture culturelle était déjà une réalité. En allant aux salons de danse qui leur sont destinés (les « vendredis de *maquiladoras* » à Tijuana font partie des habitudes courantes), ces femmes deviennent comme les Américaines, c'est-à-dire, des femmes libérées qui ne suivent pas les rôles traditionnels parce qu'elles sont influencées par la proximité de la société nord-américaine. Cet argument relevant le danger de l'influence du Nord était déjà présent dans les discours publics

pendant les années 1980 (Salzinger, 2003 ; Fernandez-Kelly, 1983 et Iglesias, 1986), mais il continue à être utilisé pour expliquer le « comportement » des femmes de la *maquiladora*. De même que la figure de la femme ouvrière exclut les hommes de la position de pourvoyeur de ressources, le fait que les femmes payent l'entrée des hommes aux bars et salons de danse renverse les codes des comportements masculin et féminin en public.

Une autre source de troubles dans les rapports entre hommes et femmes est la participation croissante des femmes aux conflits sociaux à l'intérieur des usines. Durant les années 1970, les *maquiladoras* bénéficiaient d'une situation qui leur était très favorable. L'absence de conflits, malgré les conditions de production précaires, confirmait l'idée reçue que les femmes avaient une tendance à la passivité, à la docilité et à la résistance (Fernandez-Kelly, 1983). Parmi les arguments choisis par les managers des *maquiladoras* pour justifier l'exclusion des hommes du travail d'assemblage, on trouvait ainsi le fait que ces derniers étaient considérés comme plus organisés (Iglesias, 1986 ; Salzinger, 2003). Comme l'indique Sklair (1993), ceux-ci aussi bien que les managers des *maquiladoras* soutenaient l'idée que les femmes étaient par nature apolitiques et non syndicalisables.

La participation des femmes dans les syndicats indépendants, mais aussi dans des stratégies de résistance et de sabotage dans la ligne de production (Peña, 1990 et 1997), rompt avec le modèle sur lequel s'organisait le travail dans les *maquiladoras*, mais aussi avec les stéréotypes sur lesquels fonctionnait la société frontalière. Comme le montrent les témoignages recueillis par Arenal (1986), Iglesias (1986) et Peña (1997), même pour les syndicats dits indépendants et pour les partis de gauche de l'époque, la possibilité d'un syndicat de femmes était pratiquement inconcevable.

Expérience sociale dans les *maquiladoras*

Comment se produit l'identification entre féminité et assemblage ? Quel type de rapports de travail produit cette identification ? Quel type de subjectivités émergent dans ces espaces de production ? Lorsque nous réalisons notre observation de terrain dans une usine spécialisée dans la fabrication d'appareils TV, que nous appellerons « Téléglobal⁴ », nous observons que l'attribution des

4. Tous les noms des entreprises et des ouvrières interviewées sont fictifs.

conditions « naturelles » aux femmes pour réaliser l'assemblage des circuits, n'est pas qu'un concept abstrait, mais une réalité vécue par tous les acteurs dans le lieu de travail. Téléglobal, qui a son siège à Tijuana depuis plus de quinze ans, est l'une des cinq principales *maquiladoras* du téléviseur. La maison mère de l'entreprise se trouve au Japon.

Dans le plan de restructuration spatiale de Téléglobal, l'usine a été divisée en deux installations : l'une consacrée à l'assemblage des circuits et de l'écran plasma (LCD) et l'autre à la production des boîtes des téléviseurs. Dans la première la population travailleuse est à majorité féminine, tandis que dans la seconde, elle est à majorité masculine. Lorsque nous demandons à Juan Carlos, le gérant des ressources humaines de l'entreprise, le pourquoi de cette division, voici ce qu'il nous répond : *« De ce côté-ci, il y a plus d'hommes. Nous utilisons le bois, nous coupons le bois, c'est dur. On doit utiliser du matériel lourd. L'autre unité s'occupe de l'assemblage du téléviseur. C'est un travail dur aussi, mais il est délicat. Le travail délicat c'est la femme qui le fait. C'est pour cela qu'elles sont dans l'autre usine. »*

« La différence se produit d'elle-même. Ici, il faut porter des boîtes lourdes. Il faut utiliser des outils. Nous savons que les femmes sont plus soucieuses de leurs mains et que pour cela elles ne peuvent pas. C'est le type de travail. Les travailleurs eux-mêmes s'orientent. Si nous avons une femme ici, elle ne resterait pas longtemps. Ses mains en souffriraient, elle se blesserait. Elle ne pourrait pas porter le matériel lourd toute seule. Elle aurait besoin de quelqu'un. Le travailleur lui-même s'identifie à ce qu'il fait. L'assemblage des composants, c'est dans l'autre unité, et comme ils sont petits et délicats, alors c'est là-bas qu'on a besoin des femmes. On a besoin de curiosité. Ce sont des attributs de femme. »

La séparation entre les activités d'assemblage des circuits et de production de la boîte du téléviseur à Téléglobal renforce les attributs supposés être masculins, comme la dureté du caractère, la prédisposition aux travaux rudes et qui demandent de la force physique. Tandis que les ambiances chez les hommes sont décrites comme agressives et parfois violentes, celles des femmes sont décrites comme plus tranquilles, centrées sur la coopération et la camaraderie. Derrière ces images, se trouve une conception de la féminité qui structure le monde du travail. Elle n'est pas seulement présente chez les gérants et autres superviseurs. Elle est aussi partagée par

les travailleurs eux-mêmes. Ainsi, lorsque nous demandons à l'un des rares opérateurs de ligne de montage si l'assemblage est un travail d'hommes, il nous répond ceci: « *Il paraît que nous sommes plus lents pour ce type de choses, pour faire les nœuds, que nous ne faisons pas attention aux détails [...]. Ils disent qu'ils sollicitent le sexe féminin parce que les femmes sont plus rapides que nous pour l'assemblage. Je suis d'accord, la majorité des femmes sont bonnes pour faire cela et les hommes non. Il y a des différences entre les hommes et les femmes dans la vitesse du travail. C'est tout, parce qu'elles ont aussi des désavantages. Par exemple, la majorité des femmes dans l'entreprise ont des enfants, alors que dans la majorité des entreprises les femmes sont des mères célibataires. Si leurs enfants tombent malades, elles doivent demander des permissions pour s'absenter. Cela, c'est un désavantage par rapport aux hommes. Elles demandent beaucoup plus de permissions, tombent souvent malades et s'absentent.* »

L'expérience sociale des travailleuses est construite sur cette base. Toute l'architecture des usines, la division des travaux, la disposition des cercles de production, des lignes de montage, ainsi que les politiques d'embauche, d'apprentissage et d'organisation des rapports de production reposent sur cette image des femmes: mains agiles, habiles et résistantes. Il en va de même lors des conflits sociaux. Les politiques de flexibilité se définissent alors par la capacité des entreprises à adapter les cycles de production aux caractéristiques de la population travailleuse. Le travail de gestion des rapports de travail est essentiellement un travail de construction d'une subjectivité productive.

Les subjectivités qui émergent dans le lieu de travail affrontent ce conflit principal: les discours des managers « naturalisent » les attributs nécessaires pour l'assemblage à des caractéristiques supposées féminines. Les femmes mexicaines sont aptes pour l'assemblage grâce à leur disposition « naturelle » à résister aux longues périodes de routine, à leur habileté avec les mains, à leur docilité « culturellement » cultivée et à leur passivité socialement sanctionnée. Ces discours justifient évidemment les mauvais salaires et les conditions précaires. Cependant ils se heurtent de plus en plus à des résistances de la part des travailleuses.

En général, prévaut chez des ouvrières une conception instrumentale du travail. Il est perçu comme un moyen de survie dans des conditions de précarité et non pas comme une voie de déve-

loppement personnel. Ceci dit, nous trouvons des différences entre les femmes pour qui travailler dans une usine devient « naturel » et les hommes pour lesquels cela reste la dernière option. Chez les femmes, cependant, il existe des nuances : il y a des femmes qui considèrent leur travail comme un complément de celui de son mari, tandis que pour d'autres, c'est parfois le seul revenu. Les premières ont tendance à considérer leur travail comme passager, tandis que les autres se conçoivent comme des ouvrières à plein-temps.

Si nous analysons les réponses aux questions posées sur les rythmes de production, la définition des situations de travail et la mobilité à l'intérieur des usines, nous trouvons qu'en général les ouvrières considèrent leur travail comme insatisfaisant, stressant, « sans intérêt », « sans avenir », « dangereux pour la santé ». Elles définissent leurs situations de travail comme tendues, où elles sont parfois l'objet de violences et de harcèlement de la part des superviseurs. En plus elles doivent faire face à une mobilité croissante dans les périodes de haute production, où elles doivent circuler d'une ligne à autre.

Cependant, lorsque nous leur demandons de qualifier leur expérience dans les *maquiladoras*, elles ont tendance à la qualifier positivement. Cela semble être une contradiction. Ce l'est moins si nous nous plaçons du point de vue de la signification qu'a pour elles le fait d'y travailler. *« Pour moi le travail, c'est bien surtout parce qu'on s'aide soi-même. C'est aussi une forme de passer le temps sans penser à autre chose. Mais c'est surtout économique. On est plus indépendante. On ne doit plus attendre que le mari donne de l'argent. Pour moi, comme femme c'est bien de travailler, puisque comme ça, je suis plus forte »* (Laura).

« Comparées à nos mères, nous sommes dans de meilleures conditions. Avant les femmes ne travaillaient pas. Maintenant elles travaillent. C'est bien car comme ça elles sont plus autonomes, elles agissent pour elles-mêmes et elles ne dépendent pas des hommes. Dans les maquiladoras, elles sont prioritaires, elles ont beaucoup de possibilités de travailler » (Norma). *« Lorsqu'une femme ne travaille pas, comme c'était mon cas, j'étais une fille superficielle. Je ne donnais pas de valeur aux choses. Lorsque je suis entrée au travail, alors j'ai acquis certaines responsabilités, envers ma maison, envers mes parents. Une fois au travail, je pouvais me charger de mes dépenses. Tu sens le changement. Tu sais que tu dois t'adapter, tu dois planifier tes dépenses, si t'as besoin de quelque*

chose. Quand tu ne travailles, pas tu n'as pas de responsabilités. Mais avec le travail, tu changes comme femme. J'ai changé ma manière de voir les choses. J'ai compris que les choses n'arrivent pas si facilement» (Jhaira).

Pourquoi le décalage est-il si prononcé entre les conditions de travail et la valorisation que les travailleuses font de leurs expériences? Dans la sociologie industrielle classique, on aurait déjà crié à l'aliénation! Les femmes légitiment les structures de domination! Cependant, elles mêmes dénoncent les conditions de travail. On peut dire aussi qu'elles n'ont pas d'autres possibilités et qu'elles doivent s'y faire. Mais si cela est vrai dans certaines villes frontalières, notamment à Ciudad Juarez, à Tijuana en revanche la principale source d'emploi pour les femmes n'est pas la *maquiladora*, mais le secteur des services (Fussel, 1999).

Si nous analysons les réponses déjà citées, nous pourrions voir qu'aucune d'entre elles ne se réfère au travail lui-même. Pour elles il est valorisant de travailler, mais le travail qu'elles doivent réaliser n'est pas une source de valeur. Ce n'est pas une identification avec leur poste de travail ni avec l'activité qu'elles développent et encore moins avec les produits qu'elles assemblent, mais autre chose: l'autonomie, le sentiment d'indépendance et le sentiment d'appartenir à une nouvelle génération de femmes.

Cette image pourrait laisser penser que l'autovalorisation des expériences dans l'usine conforte le discours des managers, puisqu'elle expliquerait l'apparente passivité des ouvrières dans la chaîne de production. Cependant, ce qui a lieu dans l'espace du travail c'est toute une autre chose. L'autovalorisation des femmes devient problématique dès lors qu'elle est mise au service d'une critique des conditions et des rapports de travail dans les usines. Ainsi, loin d'être une forme d'autocomplaisance, la valorisation positive de soi en tant qu'agent actif peut se convertir dans une ressource pour l'action. C'est le cas de Carmen.

Carmen est une ouvrière qui, suite à une maladie du poumon provoquée par inhalation de plomb, s'est intéressée à connaître les composants biochimiques des produits qu'elle assemblait. Elle a demandé de l'aide à une association, où elle a obtenu de l'information sur ses droits. Désormais, elle consacre une partie de son temps à conseiller ses camarades sur les risques du travail. *«Avant je ne connaissais rien. Maintenant je sais me défendre. Avant tu me disais quelque chose et je ne savais quoi répondre, je ne savais*

rien. Maintenant tout dépend de moi. Je me sens plus forte, je me sens mieux. Parfois je me sens impuissante, mais je suis toujours vigilante. Je lis les instructions, les composants et je demande aux gens qui savent» (Carmen).

Dans d'autres cas, la valorisation de soi produit le désir de créer des espaces d'autonomie à l'intérieur des usines pour échapper aux contraintes du travail et à la routine de la ligne de production. Ces espaces peuvent constituer des « groupes d'affinité », des mécanismes de distraction ou même des associations plus complexes qui vont jusqu'à compter 50 ou 60 personnes. S'ils se forment dans le lieu de travail, ils transcendent l'espace de l'usine et servent comme des moyens de protection à l'égard des managers, comme des lieux de socialisation et comme des systèmes de promotion. Les groupes les plus consolidés peuvent atteindre plusieurs années d'existence, ce qui dans des usines où la moyenne de permanence ne dépasse pas les douze mois, paraît être une anomalie. Ce qui permet en fait aux groupes de perdurer, c'est le maintien du contact même si les gens entrent et sortent constamment.

La supposée docilité des femmes se heurte dans la ligne de production à une grande pluralité de subjectivités « féminines ». Celles-ci se construisent dans la réappropriation que les femmes font des images, parfois négatives, que les discours sociaux sur la *maquila* renvoient. Deux de ces images ont des impacts dans la façon dont les ouvrières se perçoivent elles-mêmes : celle qui les montre comme des « femmes libertines » et celle qui les présente comme des « mauvaises mères ».

Le discours qui présente les femmes comme des libertines est né dès l'arrivée des *maquiladoras* sur le sol frontalier. Cependant, nous ne sommes pas sûrs qu'il ait produit les mêmes réactions chez les travailleuses des années 1980 que chez celles des années plus récentes. Si nous prenons comme référence les témoignages recueillis par Arenal (1986) et Iglesias (1986), nous nous rendons compte que l'accusation d'être une femme libertine était perçue comme un stigma dans les usines. Même dans les discours des spécialistes comme Fernandez-Kelly (1983), les ouvrières de *maquiladoras* étaient présentées comme des jeunes femmes innocentes, victimes de l'immoralité des séducteurs. Ce que nous trouvons dans les *maquiladoras* aujourd'hui est une autre histoire. Les femmes se perçoivent comme des adultes, exerçant activement leur sexualité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des usines.

« Les gens disent qu'ici les femmes sont plus libérales et qu'elles ne se soucient pas beaucoup du regard des autres. Ici, elles aiment le désordre et pour cela elles sont libérales... Dans les usines c'est plus fort. Je pense que c'est parce que tout le temps on est enfermée et cela nous affecte le cerveau. Nous nous ennuyons d'être enfermées. Les propriétaires ne disent rien. Si les femmes travaillent bien, alors pour le reste, ils n'ont rien à dire... Parfois ici même dans l'aire de travail, j'ai vu des bagarres, parce que le mari arrive et surprend la femme avec quelqu'un d'autre et le conflit commence ou parfois ce sont les femmes qui surprennent le mari. En cela la femme est plus forte, est... comment dirais-je, plus forte de caractère » (Lucila).

Dans les usines, les managers ne s'intéressent pas qu'à la production. Dans leurs discours sur les femmes, la sexualité est présentée comme une source de troubles. Dans certaines entreprises, « la promiscuité » des femmes est considérée comme la principale source d'absentéisme et de rotation. La formation de couples sur le lieu de travail est perçue comme un élément d'inattention, de perte du contrôle des travailleuses, voire d'indiscipline. Il a été interdit aux superviseurs et autres dirigeants de se lier avec les ouvrières. En 2003, dans une entreprise de haut-parleurs, les comportements considérés comme troublant l'ordre dans la ligne de production ont été bannis. L'objectif de ces mesures était de corriger des défauts dans la qualité des produits, survenus suite à l'augmentation progressive des quotas de production.

Un élément central de la politique d'embauche des *maquiladoras* est le contrôle de la maternité des ouvrières. Les entreprises imposent la réalisation de tests de grossesse comme condition pour accéder au travail. Face à cela, beaucoup de femmes ont des stratégies pour contourner les tests. Dès qu'une femme tombe enceinte, elle est perçue comme moins productive et, en plus, elle a droit à quarante jours de congé de maternité. Tout un ensemble de dispositifs est mis en œuvre pour empêcher l'accès des femmes enceintes dans les usines et dans le cas où elles tombent enceintes une fois engagées, pour les faire démissionner.

La maternité est un espace de résistance, comme l'exercice de la sexualité est un acte de subversion. Nous considérons qu'elle ouvre un espace de contre-pouvoir tout à fait nouveau dans le monde industriel, puisqu'il établit les limites aux politiques de flexibilisation et à l'exploitation de la force de travail. Dans la mesure où la

maternité est liée à la création d'une image de soi, elle peut devenir une forme de résistance qui unit la dimension personnelle, voire privée, avec la dimension publique de l'action.

Pourquoi la maternité est-elle si problématique pour les entreprises? D'abord parce qu'elle ralentit le rythme du travail. Les femmes enceintes ne pouvant réaliser les mêmes tâches que les autres, elles demandent aussi plus d'attention. Ensuite parce que la maternité impose des contraintes légales que les entreprises ont du mal à assumer, telles que les congés de maternité. Enfin, parce que la maternité trouble le contrôle que les superviseurs exercent sur les travailleuses dans la ligne de production.

Malgré les conditions générales d'assouplissement des obligations des entreprises à l'égard des travailleurs dans les *maquiladoras*, celles-ci doivent tout de même respecter un ensemble de règles minimales : l'établissement d'un salaire minimal, l'adoption du code du travail mexicain, l'obligation de donner – en commun accord avec le gouvernement – une cotisation pour chaque travailleur à l'assurance-maladie. Bon nombre de ces règles ne sont pas suivies et d'autres sont contournées par différents moyens. Les cas les plus flagrants sont sans doute ceux des tests de grossesse et du harcèlement des ouvrières enceintes pour les obliger à démissionner.

Dans un rapport réalisé par Human Rights Watch (HRW) en 1999, plus de 80 % d'une cinquantaine d'entreprises analysées, utilisaient des méthodes illégales pour limiter l'accès des femmes enceintes et pour obliger celles qui y travaillaient de quitter leurs postes. Dans nos entretiens, la pratique des tests de grossesse était considérée comme normale, car la majorité des ouvrières ignoraient que cela n'était pas légal. En témoigne, le récit de Rocio : *« Ils te font des tests, de la vue, de non-grossesse, ils te demandent ton expérience au travail. Ce sont en général des trucs faciles. Au début je ne savais pas qu'ils allaient me faire des tests de non-grossesse. Ils nous ont dit que nous devons passer aux toilettes. On se demandait pourquoi. C'est vrai que tu te sens un peu mal à l'aise, mais c'est une condition pour entrer. Ils m'ont dit que toutes les usines le faisaient. Ils le font au début, parce que comme ça si t'es enceinte, ils ne te laissent pas entrer »*.

La mise en oeuvre de ces stratégies par les *maquiladoras* provoque aussi des contre-stratégies pour contourner les dispositifs de contrôle à l'embauche. Ainsi, Magaly, une employée chez « Industries de la Frontière » nous raconte comment elle avait fait

pour échapper aux contraintes imposées par les entreprises: « *Je savais que le test de non-grossesse était illégal, parce que j'avais recueilli de l'information sur nos droits. Pour cela je refusais de le passer. Quand ils me l'ont demandé, j'ai dit que je n'avais pas d'argent pour me le faire, mais que je leur assurais que je n'étais pas enceinte, qu'ils devaient me croire. La responsable des ressources humaines m'a alors donné un coupon pour aller dans un laboratoire passer le test à moindres frais. Je n'ai pas voulu. Je ai dit que je n'avais pas d'argent, même pas pour cela. Ce n'était pas vrai mais je n'ai pas voulu le faire.* »

Dans d'autres usines, on nous a rapporté des stratégies suivies à l'heure de faire le test. Dans l'entreprise de haut-parleurs par exemple, Leticia raconte comment les ouvrières enceintes font pour échapper aux contrôles. « *Lorsqu'ils t'embauchent, si la femme arrive enceinte, elle n'est pas acceptée. Mais si après, lorsque tu es dedans, tu tombes enceinte, alors ils doivent te respecter. Si tu as ton contrat depuis quelques mois, l'entreprise ne peut rien y faire, elle ne peut te virer. Elle peut le faire, et on l'a fait ici, mais cela crée des problèmes légaux... Parfois des femmes arrivent enceintes et trichent un peu. Elles vont uriner et ensuite font passer les urines d'une autre pour les leurs. Comme ça, c'est clean, elles ne sont pas enceintes...* »

La question de la maternité dans le monde des *maquiladoras* et surtout la lutte des femmes pour améliorer les conditions de travail et réduire les risques d'accident et de maladie, introduit des éléments de la vie privée dans les relations entre le capital et le travail. Ce n'est pas par hasard si un grand nombre de *maquiladoras* ont introduit des programmes de crèches durant les années 1990, non pas parce que la loi les y obligeait, mais bien pour réduire l'absentéisme des ouvrières. Loin de rester un thème privé, la question de la maternité s'impose dans le lieu de travail, parce qu'elle touche tant à la dignité personnelle, à la santé, aux droits sociaux et à l'identification de soi en tant que femme, qu'à des problèmes liés à la gestion, à la productivité et au contrôle de la part des entreprises.

L'expérience sociale dans les *maquiladoras* se construit non pas à partir de logiques imposées par les discours managériaux, mais à partir de la diversité des situations de travail, des logiques hétéroclites résultant de la fragmentation du processus de production et de l'incertitude qui règne dans le lieu de production. Elle passe davantage par l'appropriation du corps, de la sexualité et de

la maternité, mais elle s'exprime aussi par la création d'espaces de socialisation, des formes de résistance à la routine et à l'aliénation. Elle est à la fois un désir d'autonomisation et une quête de sens. Elle mêle la dénonciation des injustices et la réalisation personnelle. Elle se construit entre le sentiment d'être exploitée et dominée économiquement et l'affirmation de soi en tant qu'individu autonome.

Évidemment, cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas d'exemples extrêmes d'aliénation, de perte de soi. De nombreux cas de consommation de drogues chez les femmes nous ont été rapportés, bien que nous n'ayons pas pu les vérifier en totalité. Un autre aspect significatif, ce sont les cas de prostitution « cachée », phénomène courant dans les *maquiladoras*. Si ces exemples montrent les dangers que courent les travailleuses, cela révèle aussi jusqu'à quel point des aspects liés à la personne (la maternité et la sexualité, mais aussi l'aliénation, les drogues et la prostitution) ont aujourd'hui une place centrale dans le monde du travail et nous permettent de mieux comprendre les enjeux de la condition ouvrière dans des espaces globaux.

Conclusion

L'analyse des logiques sociales de la mondialisation permet de comprendre les transformations opérées dans les espaces sociaux issus de l'accélération des tendances du processus global. Même si les phénomènes de délocalisation industrielle ont des effets objectifs dans la réorganisation territoriale de la production, dans les aires d'influence des États et dans la restructuration spatiale des villes, cela ne se traduit pas automatiquement par l'élimination ni des acteurs étatiques, ni de la capacité des acteurs sociaux à intervenir dans la réorganisation de leurs vies.

Ne voir dans les travailleuses des *maquiladoras* et dans les populations pauvres de la frontière que des victimes de la « mondialisation néolibérale », risque de masquer les efforts que celles-ci réalisent pour s'approprier leurs expériences vécues et en extraire du sens, dans un monde où les sources traditionnelles d'identité sont de plus en plus vides. Certes, elles sont la cible principale des forces économiques globales et de leur exploitation dépend la réorganisation du capitalisme global, mais ni leur réalité ni leurs actions ne se réduisent à la souffrance provoquée par le déracinement, par l'exploitation, ou par la mobilité.

Cela étant, la participation massive des femmes au travail industriel et surtout la transformation culturelle majeure qu'implique la reformulation du travail d'assemblage comme un travail féminin, ne signifient pas la libération des femmes de la domination patriarcale. Rien ne nous autorise à affirmer que les femmes de la frontière sont plus libérées que le reste de la population féminine au Mexique, mais nous pouvons soutenir comme hypothèse, que les principes sur lesquels s'articulait cette domination sont en train de s'écrouler à la frontière plus rapidement que dans n'importe quelle autre région du pays. En ce sens nous pouvons montrer que l'hypothèse de la reconstruction de l'expérience sociale comme un enjeu principal dans la condition globale s'avère tout à fait pertinente pour comprendre la nôtre.

La modernisation de l'industrie *maquiladora* observée dans les années 1980 et 1990 a coïncidé avec une tendance à l'expansion du système global, à la fragmentation de l'économie mexicaine et au retrait, voire à la subordination de l'État mexicain aux logiques qui ont fini par s'imposer dans le processus d'intégration du pays à l'orbite économique internationale. Cependant, cette image est trompeuse en tant qu'elle ne permet pas d'analyser ce processus avec toutes ses tensions et contradictions. Si aujourd'hui nous pouvons parler d'une *maquilisation* de la société mexicaine, cela n'a de sens que si l'on peut comprendre l'ampleur des transformations subies dans les régions où elle a eu lieu.

En essayant de tirer les logiques autant systémiques que sociales qui ont guidé le processus de globalisation à la frontière, nous voulons établir les principaux paramètres de ce que nous appelons la condition globale. En effet, elle ne se caractérise pas par la présence arbitraire des flux et des réseaux au profit d'une nouvelle individualisation réflexive cosmopolite, mais par la rupture d'une image que la société mexicaine s'était forgée d'elle-même pendant une grande partie du 20^e siècle.

La condition globale se caractérise par la séparation et la fragmentation des espaces de production et de reproduction des identités sociales. Ceux-ci sont traversés par les logiques sociales qui constituent le processus global et que nous avons décrites, comme la déstructuration des rapports entre hommes et femmes, la mobilité des identifications sociales et l'émergence des mouvements culturels. Chaque logique désigne des transformations culturelles qui sont le produit de la concurrence des changements dans la sphère

de la production, comme dans les comportements sociaux et dans les modèles institutionnels.

Les transformations introduites par la globalisation du monde du travail – telles que le renversement des rôles entre hommes et femmes, la prolifération des familles diversifiées, l'autonomie plus grande des femmes – ne sont pas le résultat d'une programmation, mais des efforts des acteurs pour construire des espaces d'autonomie face aux contraintes imposées par les rythmes de production postfordistes, par les logiques dépersonnalisantes de l'exploitation capitaliste et par les risques et conséquences de la surexploitation des ressources naturelles et de la pollution des villes frontalières.

Si ces acteurs se définissent moins en termes sociaux – comme appartenant à une classe sociale, ou à un groupe social –, ils sont orientés par le désir de reconstruire des liens sociaux tout en mettant en avant la défense d'une identité personnelle reconnue comme centrale. Dans ces efforts, nous voyons émerger avec force de nouvelles logiques de l'action articulées autour de la circulation des identités, de la mise en question des rapports traditionnels entre hommes et femmes et de la dimension transnationale de leurs engagements.

Bibliographie

- Arenal S. (1986), *Sangre joven : las maquiladoras por dentro*, México, Nuestro Tiempo.
- Carrillo J. (dir.) (1990), *Mercados de trabajo en la industria maquiladora de exportación*, Tijuana, El Colegio de la Frontera Norte et Plaza y Valdó.
- Carrillo J. (dir.) (1994), *Dos dóadas de sindicalismo en la industria maquiladora de exportación : examen en las ciudades de Tijuana, Juarez y Matamoros, Mexico*.
- Contreras O. (2000), *Empresas globales, actores locales : producción flexible y aprendizaje industrial en las maquiladoras*. Mexico, El Colegio de Mexico, Centro de Estudios Sociológicos.
- Fernandez-Kelly P. (1983), *For we are sold, I and my people. Women and industry in Mexico's frontier*, Albany, State University of New York Press.
- Frobel V., Heinrichs J et Kreye O. (1980), *The new international division of labor. Structural unemployment in industrialized countries and industrialization in developing countries*, Cambridge University Press.
- Fussell E. (1998), *The Gendered Geography of Production : Women and Work in Tijuana and Mexico*, Madison, thèse doctorale en sociologie. University of Wisconsin.
- Gereffi G. et Korzeniewicz M. (1994), *Commodity chains and global capitalism*, Prager Publishers, Westport/London.
- Gondard P. (dir.) (1995), *La frontière Mexique-États-Unis : mutations économiques, sociales et territoriales*, Paris, Institut des Hautes études de l'Amérique latine.
- Human Rights Watch (1998), *Sin garantías. Informe sobre la violación a los derechos en las maquiladoras*. México, HRW.

- Iglesias Prieto N. (1985), *La flor más bella de la maquiladora: historias de vida de la mujer obrera en Tijuana*, B.C.N. México, Centro de Estudios Fronterizos del Norte de México.
- Kwan Lee C. (1998), *Gender and the south china miracle. Two worlds of factory women*, Berkeley Los Angeles London, University California Press.
- Marques-Pereira J. (1995), «Flexibilité du travail et développement au Mexique: les leçons du boom économique de la région frontalière des États-Unis», Gondard P. (dir.) (1995), *La frontière Mexique-États-Unis: mutations économiques, sociales et territoriales*, Paris, Institut des Hautes études de l'Amérique latine.
- McDonald K. (2003), «De la solidarité à la fluidarité», Wieviorka M. (dir.), *Un autre monde... Contestations, dérives et surprises dans l'antimondialisation*, Paris, Balland, coll. Voix et Regards.
- Mills M. (1999), *Consuming desires, contested selves. Thai Women in the Global Labor Force*, New Brunswick/New Jersey/London, Rutgers University Press.
- Odgers O. (2001), *Identités frontalières. Immigrés mexicains aux États-Unis*, Paris, L'Harmattan.
- Ong A. (1987), *Spirits of Resistance and Capitalist Discipline: Factory women in Malaysia*, New York, State University of New York.
- Pena Devon Gerardo (1996), *The Terror of the Machine: Technology, Work, Gender, and Ecology on the US-Mexico Border*, Austin, University of Texas at Austin.
- Quintero C. (1997), *Reestructuración sindical en la Frontera Norte: el caso de la industria maquiladora*, Tijuana, El Colegio de la Frontera Norte.
- Quintero C. (2000), «Las relaciones laborales en la industria maquiladora», Morales J. (dir.), *El eslabón industrial. Cuatro imágenes de la maquila en México*, México, Nuestro Tiempo.
- Reygadas L. (1990), *Un rostro moderno de la pobreza. Problemática social de las trabajadoras de las maquiladoras de Chihuahua*, México.
- Reygadas L. (2002), *Ensamblando culturas. Diversidad y conflicto en la globalización de la industria*, Barcelona, Gedisa editorial.
- Salzinger L. (2003), *Genders in Production Making workers in Mexico's Global Factories*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press.
- Sklair L. (1993), *Assembling for Development. The Maquila Industry in Mexico and the United States*, San Diego, Center of US-Mexican Studies, University of California.

